

Introduction

La présente symbolologie des rêves est établie dans l'esprit jungien. Nullement parce que nous avons été formé et n'avons pratiqué que la seule *psychologie analytique*, mais parce que d'autres disciplines (et des plus notoires !) expérimentées avant celle de Jung, s'étaient révélées, non seulement peu efficaces, mais perturbantes.

L'originalité foncière de la psychologie de C. G. Jung tient à sa conception de la structure de la psyché, et à sa spécificité dans le recours aux rêves pour assurer le processus psychothérapeutique.

En fait, et malgré les apparences de ce livre, *il n'y a pas de dictionnaire des symboles*. Jung, à juste raison, le souligne bien : « Les Clefs des Songes et leurs interprétations toutes faites, mécaniques, n'ont aucune valeur, dit-il, les rêves sont des phénomènes totalement individuels et leur symbolisme ne peut être catalogué¹ [...]. Aucune image symbolique ne peut avoir une signification unique, universelle et systématiquement fixée². » Et il ajoute : « Il est tout à fait stupide de croire qu'il existe des guides préfabriqués et systématiques pour interpréter les rêves, comme si l'on pouvait acheter tout simplement un ouvrage à consulter et y trouver la traduction d'un symbole donné. Aucun symbole apparaissant dans un rêve ne peut être extrait de l'esprit individuel qui le rêve, et il n'y a pas d'interprétation déterminée et directe du rêve. La façon dont l'inconscient complète ou compense la conscience varie tellement d'un individu à l'autre qu'il est impossible d'établir dans quelle mesure on peut classer les rêves et leurs symboles³. »

1. Jung in *L'Homme et ses symboles*, Pont-Royal, Paris, 1964, p. 53.

2. *Ibid.*, p. 30.

3. *Ibid.*, p. 53.

C'est pourquoi le présent ouvrage n'a d'autre prétention que d'indiquer des références, des éléments d'appréciation, des tendances générales, susceptibles d'éclairer sur de possibles interprétations des symboles oniriques. Il ne saurait se substituer à l'analyse, dans ses moindres détails, des péripéties du rêve aux associations du rêveur, à ses affects (souvent apparemment illogiques), au degré d'entendement du sujet qui rêve, à son acceptation de l'interprétation proposée¹, etc. L'auto-analyse à l'aide de cet ouvrage est impossible² ; ce serait équivalent à vouloir soigner une maladie physique à l'aide d'un dictionnaire médical !

Afin de mieux saisir les mécanismes analogiques qui déterminent l'image symbolique, nous nous sommes efforcé, dans la mesure du possible, de donner les définitions caractérisant les mots, leurs étymologies ainsi que les expressions populaires, et les proverbes et sentences s'y rapportant. On notera de nombreuses répétitions car ce livre est moins fait pour être lu que pour être consulté, certaines répétitions pouvant se rapporter à plusieurs rubriques. Une large part, en outre, est faite à la compilation car nous avons moins cherché à faire œuvre originale que pratique.

Les citations de l'Ancien et du Nouveau Testament sont celles de la Bible de Jérusalem.

Enfin, nous tenons à remercier Madame Karine Revert pour sa précieuse collaboration.

1. « Les connaissances seules ne suffisent pas à interpréter un rêve. » (*H. D. A.*, p. 62).

2. Cf. « Aveugle (Être) » et *A. et V.*, p. 119.

I.
LA PSYCHOLOGIE ANALYTIQUE
DE C. G. JUNG

1.

Il est difficile de présenter sommairement l'œuvre de Jung, tant son apport à la psychologie des profondeurs — c'est-à-dire celle qui tient compte des facteurs inconscients — est vaste et profond. Nous allons nous y efforcer en toute modestie.

Jung, psychiatre et psychologue, est, avec Freud et Adler, l'un des « trois grands » qui scrutèrent les pulsions de l'inconscient. Il est né en Suisse en 1875, dans le canton de Thurgovie, et mort à Zurich en 1961. Après des études à l'Université de Bâle, il vint à Paris en 1902 et travailla à La Salpêtrière avec Pierre Janet, puis fut assistant d'Eugène Bleuler à Zurich, et enfin médecin chef à la clinique psychiatrique de l'Université.

Rapidement converti aux théories psychanalytiques de Freud, il devint, vers 1907, son disciple et ami. Mais en 1913, il se sépara du maître, rebuté par le matérialisme exclusif de ses idées. En fait, Jung fut, à cette époque, en désaccord avec Freud sur deux points principaux : le problème de l'inceste et la notion de sacrifice. Il fonda alors sa propre école de « psychologie analytique », ainsi nommée parce que Freud, très affecté par la rupture avec son disciple favori, lui avait interdit d'utiliser la dénomination de « psychanalyse ».

D'une érudition presque inimaginable, Jung se voulait, avant tout, un empirique, ne tirant ses conclusions qu'après qu'elles se sont vérifiées pendant de longues années. Pour s'assurer du bien-fondé de sa théorie fondamentale de l'inconscient collectif, il entreprit une vaste enquête au Nouveau-Mexique, aux États-Unis, au Kenya, en Afrique

du Nord, en Inde et en Europe, afin d'étudier sur place mœurs, religions et psychologie des primitifs. Ce qui lui permet de dégager l'existence d'un fond commun psychique universel producteur d'archétypes, d'images et de symboles, indépendant du temps, de l'espace et du psychisme individuel.

Ceci dit, voyons tout d'abord quelle est la conception jungienne de la structure de la psyché, c'est-à-dire de « l'ensemble de tous les processus psychiques, conscients et inconscients ¹ ». Une masse d'énergie psychique, ou libido, anime ces processus. De cette masse d'énergie qui constitue donc la totalité de notre système psychique, nous n'avons conscience que d'une infime partie. C'est le *conscient*, au centre duquel trône, aussi suffisant qu'insuffisant, l'ego, le « moi, je »... Ce conscient est défini par Jung comme étant « la relation entre le moi et les contenus psychiques. Il y a donc conscience dans la mesure où le moi perçoit cette relation ² ».

Au-delà de la zone consciente, se situe l'insondable inconscient, c'est-à-dire, dit Jung, « une zone qui englobe tous les contenus psychiques dont le rapport avec le moi n'est pas perceptible ³ ». Freud fait du moi le centre de la psyché, l'inconscient se réduisant essentiellement aux contenus refoulés, « sorte de boîte à ordures du conscient ⁴ ». Jung, par contre, considère qu'empiriquement existe un centre de l'ensemble psychique, cet ensemble englobant le conscient et l'inconscient, et par conséquent le moi. C'est ce qu'il a appelé le Soi. Le moi apparaît donc comme subordonné au Soi.

Le Soi s'exprime par des images symboliques multiples en mythologie comme dans les rêves : le trésor difficile à atteindre, la Toison d'or, le Graal, le Mandala, la Rosace, la Source, la Pierre philosophale ou la Jérusalem messianique de l'Apocalypse, par exemple.

Le Soi représente, en fait, l'*Imago Dei* que possède en lui-même tout être humain, le Royaume de Dieu « au-dedans » de nous de saint Luc ⁵. Selon G. Adler, « du point de vue psychologique, le Soi peut être considéré comme l'expérience de Dieu en nous ⁶ ». Il consti-

1. *T. P.*, p. 425.

2. Cf. *G. P.*, p. 256 et *T. P.*, p. 440.

3. *Ibid.*, p. 468.

4. G. Adler, *Études de psychologie jungienne*, Georg, Genève, 1957, p. 253.

5. *Luc*, XVII-21.

6. G. Adler, *Études de psychologie jungienne*, *op. cit.*, p. 204.

tue ce que l'on pourrait appeler « la plus haute intensité de vie » et, en tant que lieu de jonction de toutes les oppositions, se confond avec l'idée que nous pouvons nous faire de Dieu et de l'Amour inconditionné, dans le sens où saint Jean proclame : « Dieu est Amour¹. » En effet, dit Jung, « l'Amour est un des plus puissants moteurs des choses humaines. On le conçoit comme divin et c'est à bon droit qu'on lui donne ce nom car la puissance absolue de la psyché a, de tout temps, été appelée Dieu² ».

Atténuer l'hégémonie du moi sur l'ensemble psychique et tendre à ce que, par un élargissement du champ de conscience, ce moi se confonde avec le Soi (la « réimmersion de l'âme dans le divin » d'Aurobindo) est le « but de la Vie car le Soi est l'expression la plus complète de ces combinaisons de destin qu'on appelle un Individu³ ».

Cette recherche du Soi s'effectue à travers les religions. L'homme, dit Jung, « a toujours eu besoin, pour affronter les puissances du monde intérieur, de l'aide spirituelle que lui accorde la religion du moment⁴ ». Et il ajoute : « En tout lieu et depuis toujours, ont existé des clans totémiques, des communautés de cultes et des professions de foi religieuses qui avaient tous pour but de conférer des formes ordonnées aux poussées chaotiques du monde des instincts⁵ ».

Malheureusement, les hommes ont tendance à déformer les religions (lat. *relegere* : « assembler à nouveau ») par un rationalisme purement intellectuel, des idéologies sentimentales subjectives ou un moralisme quelque peu pharisaïque. Autour de nous, et dans le même esprit, pullulent à travers le monde toutes sortes de sociétés secrètes et autres sectes pseudo-spirituelles, d'autant plus condamnables qu'elles favorisent les solutions de facilité. C'est pourquoi, pour garder leur pureté « numineuse » — c'est-à-dire sacrée —, les grands Mystères initiatiques de l'Antiquité étaient ésotériques. La sagesse chinoise nous dit : « Aime la Religion, défie-toi des religions. »

Si nous revenons à la psychologie des profondeurs, nous décelons que le Soi est aussi un centre organisateur d'où émanent une action

1. *1^{er} épître de saint Jean*, IV, 8.

2. *M. A. S.*, p. 137.

3. *D. M. I.*, p. 298.

4. *G. P.*, p. 295.

5. *Ibid.*, p. 307.

régulatrice et une source des images oniriques. Jung explique qu'il faut « considérer le Soi comme un guide intérieur, distinct de la personnalité consciente, qu'on ne peut saisir qu'à travers l'analyse de nos propres rêves¹ » et par l'expérience personnelle. Qu'il y ait névrose ou non, atteindre ce noyau psychique demeure, comme pour les mythologies, religions et Mystères antiques, l'objectif essentiel de la psychologie analytique mais, ici, le développement s'effectuera principalement à travers l'interprétation du langage symbolique des images oniriques.

Jung a appelé *processus d'individuation* cet élargissement de la conscience vers le centre de gravité psychique, ce « processus de différenciation qui a pour but de développer la personnalité individuelle² (lat. *individuus* : « qui n'est plus divisible »). Atteindre l'individuation, c'est atteindre notre propre totalité unifiée où se réalise la *conjunctio oppositorum*, ce que les Hindous appellent « entrer en nirvâna ». Du sanscrit *nir* et *dvâna*, le mot *nirvâna* signifie « extinction des dualités » qui nous déchirent et dont la principale est évidemment l'antagonisme conscient-inconscient.

Mais pour Jung, l'inconscient se divise lui-même en deux zones : l'inconscient personnel et l'inconscient collectif. L'inconscient personnel récolte tout ce que nous avons refoulé et ce que nous n'avons pas encore perçu de nous-mêmes, de l'âge zéro jusqu'à l'âge actuel. Ces contenus de l'inconscient personnel « représentent les désirs, les craintes et les autres tendances de notre psyché qui sont incompatibles avec notre moi, soit qu'ils soient trop infantiles ou trop pénibles ou pour toute autre raison³ ». Les matériaux figurant dans l'inconscient personnel, dit Jung, « ont pour caractéristique qu'ils pourraient tout aussi bien être conscients⁴ ». Et il note que « chez le malade mental et chez le primitif, cet inconscient personnel disparaît devant les représentations collectives⁵ » en raison de l'étroitesse du champ de conscience.

1. M.-L. von Franz in *L'Homme et ses symboles*, op. cit., p. 162.

2. *T. P.*, p. 471.

3. Gh. Adler, *Études de psychologie jungienne*, op. cit., p. 18.

4. *D. M. I.*, p. 47.

5. *P. et E.*, p. 91.